

Les révolutionnaires rêvent-ils de moutons électriques?
Songes de Mevlido d'Antoine Volodine, Seuil, 462 p.

Daniel Laforest

Numéro 219, mars-avril 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16997ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laforest, D. (2008). Les révolutionnaires rêvent-ils de moutons électriques? / *Songes de Mevlido* d'Antoine Volodine, Seuil, 462 p. *Spirale*, (219), 53-54.

Les révolutionnaires rêvent-ils de moutons électriques ?

SONGES DE MEVLIDO d'Antoine Volodine

Seuil, 462 p.

par DANIEL LAFOREST

Commençons par un secret de Polichinelle. Antoine Volodine fut d'abord reçu et acclamé comme auteur de science-fiction. Dans les années 1980, ses thuriféraires plus rares qu'aujourd'hui le liaient dans la collection « Présence du futur » chez Denoël. Ce souvenir n'aurait ici que peu d'importance, si ce n'est que la consécration littéraire générale, assez tardive dans le cas de Volodine, n'a en rien modifié la texture de son univers, encore moins les traits de sa poétique. *Songes de Mevlido* en donne un nouvel exemple. Les lecteurs habitués le resteront. Les autres courent au-devant d'un choc.

Le choc stagnant de la révolution

L'ouvrage, plus volumineux que les quelques précédents de l'auteur, a toujours l'apparence de ce que l'on a appelé ailleurs, mais sans l'expliquer, une « fiction politique ». Pour être très elliptique, on dira qu'il s'agit d'un roman sur des révolutionnaires qui ont survécu à la révolution. À moins que ce ne soit un livre sur une révolution ayant omis de s'éteindre, dont les lendemains ne chantent pas mais s'éternisent dans l'écho des bombes, l'appel des agonisants, le souffle stupéfait des mourants. Quoiqu'il en soit, le lecteur se trouve là, à bien des égards, comme il le serait devant un ouvrage de science-fiction. L'impossible est imaginé à la manière d'un simple probable ; les actions prennent place ensuite sans susciter d'étonnement. Ce qui est impossible dans *Songes de Mevlido* tient d'abord au ralentissement du réel politique. Aucune révolution n'a jamais imaginé conduire à des jours qui en conserveraient l'apparence, la violence et le tumulte. Claqueusement de l'Histoire qui comme un fouet se rabat à l'acmé de son élan, la révolution — toutes les révolutions — aurait plutôt la figure

inlassable de la brièveté, et l'espoir brandi de briser le présent, d'ensevelir d'un seul coup le passé. Un tel moment de rupture, où la violence voudrait être un moyen plutôt qu'un état, n'est pas un espace qui peut être investi par la pensée, encore moins par le rêve. Or, il y a partout chez Volodine exactement le contraire de cela. « *Crépuscule approximatif puis nuit ou l'inverse. Ainsi cela s'écoule pendant des heures par groupes de vingt et quelques. Ainsi va le rythme du monde pour Mevlido et ses semblables, c'est-à-dire pour nous.* » Qu'est-ce que ce « nous » ? Quelle part prend-on à ces songes qui en autant de chapitres développent le parcours d'un homme indistinct, fréquemment appelé Mevlido, au sein d'un univers ayant moins l'allure de l'après-coup que celle du suspens, un monde où les tramways n'en finissent plus d'exploser et où les « *étendues de roseaux* », les « *flaques gelées* » retiennent de tirs éternels, s'illuminent sans discontinuer de « *fleurs de magnésium* » ? De quoi sont coupables ceux qui croient encore à la révolution ? De quoi, à plus forte raison, ceux qui n'y croient plus mais en peuplent leur rêves, comme Mevlido ? Sans doute d'être encore là. Et de n'avoir rien oublié de ce qui n'a pas été accompli malgré les fantômes, malgré les slogans, malgré les prières. Trois modalités de la parole que Volodine transforme en littérature. Pourtant, s'il tire un rythme, c'est celui de la répétition triste. S'il en offre du même coup un sens, il est menacé par le radotage : « *Ouvrier, soldat, tu es le fragment d'un vieux rêve !* », « *Même si tu n'es plus rien, prépare la victoire !* » *Songes de Mevlido* est le plus classiquement structuré parmi les récents livres de Volodine. À la différence de la majorité des précédents, il porte d'ailleurs la mention « roman ». Le lecteur peut y trouver le fil d'une histoire, et comme Ariane penser qu'il retient là par son attention soutenue l'impulsion d'un

destin. Mais le fil peu à peu se relâche. À la cinquième partie du livre, la bien-nommée « Une mort de Mevlido », les choses se brouillent, à l'instar des pronoms dans le texte. En un de ces passages où la narration se fait plus inclusive et plus immédiatement touchante, Volodine écrit : « *Même les plus déçus d'entre nous désormais flairaient dans toute action la vanité d'agir. Nous savions [...] que notre vie serait à jamais peuplée d'araignées et de*

çoivent ». Certains de ces slogans, en lettres capitales dans le texte, appellent à des « *attentats contre la lune* », d'autres à « *interpréter les cris* », et pour ceux qui « *vivent encore après leur mort* », à « *attendre les ordres* ». Le drame du révolutionnaire dans un monde faussement pacifié comme le nôtre, et donc réellement policier, est de voir sa propre image reflétée, distribuée, disponible jusqu'à l'absurde ; entendre, de même, répéter sans rai-

Un tel moment de rupture, où la violence voudrait être un moyen plutôt qu'un état, n'est pas un espace qui peut être investi par la pensée, encore moins par le rêve.

décès et de moments d'inconscience ou de semi-conscience. Nous pressentions qu'il y avait bien peu de chances d'un jour connaître l'aube ou le réveil. » On a alors l'impression que tout ce qui a précédé s'immobilise dans l'instant le plus insoutenable d'un gigantesque spasme. Ce doit être ainsi, le purgatoire.

Si le purgatoire m'était conté

C'est là, peut-être, que s'enracine l'improbable monde politique de Volodine. C'est du moins à cette figure médiane fondamentale, le purgatoire, que fait songer son œuvre entière, et avec plus d'insistance encore ce nouveau livre, où du « Poullailler quatre » jusqu'au « Fouillis », Mevlido passe sans évoluer, d'un lieu de dérégulation à l'autre. Un peu partout, des affiches ornées de slogans subsistent, que « *des vieilles bolchéviques ont collées avant de quitter la scène, dans l'espoir qu'un jour une intelligence approuvée à leur langage les aper-*

son les mots qui n'auraient dû exister que pour un jour, dont on attendait qu'ils explosent comme s'ils avaient vraiment recélé quelque chose d'autre que du son. L'écrivain Volodine pose des questions fondamentales pour notre temps. Qu'est-ce que la valeur narrative d'un attentat terroriste ? Comment raconte-t-on l'écart entre l'abjection et l'idéologie, écart qui, dans le réel, se résume trop souvent à une déflagration ? Dans *Songes de Mevlido*, les attentats, au nombre de deux, sont développés au ralenti. À les lire, on se sent engourdi. Le monde paraît englué. L'explosion d'un autobus, le déraillement d'un train deviennent d'amples espaces narratifs où l'urgence et la mort ont tout le loisir de se muer en anxiété et en doute. « *Il en va ainsi dans les fictions, mais ici on se trouvait au cœur de la réalité, et la tête de la femme en vert n'avait pas été joliment cisailée, bien au contraire. Les roues en fer l'avaient broyée de façon ignoble après avoir traîné et mâchouillé son corps. Quant au*

conducteur, ce n'était pas [...] une fringante ouvrière en route pour l'avenir radieux. C'était un homme d'une cinquantaine d'années... » Volodine a aujourd'hui l'âge de ceux qui en trop grand nombre regrettent une époque perçue comme ayant été plus signifiante, ou pis, qui lui tournent le dos pour mieux se repentir et se renier. Mais il n'a pas pour autant dépassé l'âge de ceux qui savent encore croire, ou au minimum, attendre. Son honnêteté consiste seulement à montrer que cela s'avère parfois trop difficile, et qu'il y a quelque chose d'inepte à rêver avec le langage des disparus. « Tu as du mal à t'intéresser aux choses extérieures,

mission, l'objectif d'une vengeance. Pour cela, Mevlido imagine des ordres de ses supérieurs: « Noyautage des organisations mendiantes. Écoute des rumeurs ». Peut-être aussi les entend-il en réalité. Le résultat est de toute façon le même. Mevlido ignore où il se dirige.

Ce qui s'agite sous le sommeil politique

À vrai dire, et c'est là un ressort fictionnel employé partout chez Volodine, Mevlido incarne le souvenir de ce qu'il aurait pu être si un monde subsistait encore autour de lui. Ses gestes, comme une partie de ses

humains. Et davantage que tout, le sexe est regretté, la jeunesse évincée. Dans ce roman, Volodine développe avec beaucoup plus de force ce qu'auparavant il s'était contenté de suggérer. Le désir érotique est l'effroi ultime de toutes les politiques rationnelles, qu'importe leur allégeance. Lorsque la raison s'assoupit, les corps s'enlacent. Dans l'esprit de Mevlido, cela a pour nom Sonia Wolguelane. Son évocation survient de façon récurrente. Elle est comme une pause cruelle et splendide dans l'éternité morose du regret révolutionnaire. « Elle était souvent habillée en ouvrière, avec des vêtements qui vaguement sentaient la poudre ou la

contribuèrent à renforcer sa réputation d'auteur de science-fiction sérieux. Un auteur de science-fiction sérieux est un auteur dont chaque livre, voire chaque ligne, semble vouloir déconstruire l'idée qu'il existe des « paralittératures », des sous-cultures et des phénomènes pour initiés. Chez Dick, on « hallucine » son existence, on voyage dans le temps, on croise des simulacres ou des avatars de l'humain, on manipule diversement ses niveaux de conscience, et l'on éprouve de fréquentes crises quant à la certitude de ce qui nous entoure. Cela n'empêche pas la science-fiction de n'être pour lui qu'un prétexte. Cherchez les équivalents dans l'énumération qui précède, vous verrez. Chacun rêve ou s'abandonne à la nostalgie, chacun voit en l'autre ce qu'il partage mais ne possède pas, et s'émeut devant l'étrangeté d'une telle réalisation, interdit, admiratif ou apeuré. La conscience s'éprouve et se définit comme variation. Elle n'existe pas autrement, jusque dans ses confins qui parfois apparaissent avec une clarté terrifiante. Et l'angoisse rôde; elle infléchit chaque regard sur la réalité. Le destin de Mevlido n'est pas différent du destin de ceux qu'il croise et avec lesquels il forme parfois des groupes à l'allure « pitoyablement animale, [...] comme des oisillons aveugles qui s'agglutinent au fond d'un nid ». Tous avec lui se contentent d'être ensemble plutôt que d'interagir réellement. Il n'importe pas alors que l'on soit rat, araignée, poule mutante, oiseau dégénéré, ou humain. Du moment que l'espace vibre où nous nous trouvons. Ainsi va le ressac de ce qui subsiste des politiques de masse dans le monde de Volodine. On laissera toutefois le dernier mot à l'insane Maleeya du roman: « C'est pour ça qu'on est fichu. C'est parce qu'on est ensemble. »

Volodine a aujourd'hui l'âge de ceux qui en trop grand nombre regrettent une époque perçue comme ayant été plus signifiante, ou pis, qui lui tournent le dos pour mieux se repentir et se renier. Mais il n'a pas pour autant dépassé l'âge de ceux qui savent encore croire, ou au minimum, attendre.

et, à l'intérieur de toi, les images sont fades, conventionnelles, comme forgées par d'autres que toi. » Il existe un agisme de la révolution. Des gestes ne sont plus possibles, des mots sonnent avec moins de justesse, des souvenirs surtout deviennent trop lourds: on ne fait plus l'affaire. Le désir, naguère glorieux, s'éprouve soudain penaud. *Songes de Mevlido*, après *Tigre en papier* d'Olivier Rolin (Seuil, 2002), est à ma connaissance le second grand roman français contemporain qui aborde de front cette réalité. Mevlido a cinquante ans. Bien qu'il en croise quelques-uns, lui-même n'est pas un révolutionnaire, en tout cas pas au début. Le livre nous dit qu'il « appartient à une catégorie puante », c'est-à-dire qu'il est vaguement le fonctionnaire policier d'un État tout aussi vague. Mais il ne prend conscience de sa nature que très épisodiquement. Il lui faut pour cela fermer les yeux, humer les alentours: « une odeur abjecte de ghetto, filamenteuse et humide, noire, malsaine, une odeur de désespoir pré-insurrectionnel et de fosse commune. L'odeur de notre avenir et de notre passé. L'odeur du monde réel depuis toujours. » Ses souvenirs ont une « hideur asphyxiante »; ils sont ceux de la femme qu'il a aimée, massacrée par un cercle « d'enfants-soldats [...] des filles et des garçons qui portent sur la poitrine des chapeliers d'oreilles, des scalps ». Son errance voudrait avoir la forme d'une

pensées, sont des singeries machinales, des lambeaux bureaucratiques, des résidus d'ordre, comme ces listes dont la narration épouse soudain la forme, ou ces confessions et ces « autocritiques » auxquelles Mevlido croit qu'il doit continuer de se soumettre même en l'absence de juges, voire de tout être humain. Ses accès de désespoir sont à l'avenant. Vivre, rire et toucher ne sont plus que des souvenirs, des humeurs intermittentes. Mevlido titube parmi les ruines de projets effondrés. Et il persiste. C'est à ce niveau que s'imposent vraiment la force et la contemporanéité du roman. Mevlido — comme ses *alter ego* dans le livre: Ysar Bayarlag, Je, Tu, Nous — est mû par le magnétisme qu'exercent sur lui les monstres qui peuplent l'inconscient du monde politique dont nous héritons en ce début de siècle. Ce sont ces résidus lancinants qui s'avèrent au bout du compte les vrais personnages et les vraies figures dans l'univers d'Antoine Volodine. Les appels du supérieur, la mission subversive, l'espionnage mesquin, se confondent en Mevlido avec la nostalgie d'un amour perdu. Les images de l'utopie sont court-circuitées par celles du trauma. La psychiatrie est omniprésente, mais cela n'empêche pas la maladie mentale d'être devenue une identité plutôt qu'une déviation. Certains personnages sont « insanes », d'autres sont des oiseaux difformes, d'autres encore, des

sciure de fer [...] Nous profitons du moindre espace entre deux phrases. Elle était très jeune encore, vingt ans, à peine plus, très jeune, beaucoup plus que nous. [...] Certains et certaines d'entre nous attestaient qu'elle savait aussi délicieusement s'abandonner et jouir. [...] Nous avons raté un aiguillage qui aurait pu nous conduire à elle sans douleur, sans cicatrices et sans avoir vieilli dans le naufrage. » Il est possible que ce soit là l'un des plus beaux passages dans l'œuvre de Volodine. Et puisqu'on y est, *Songes de Mevlido* est sans doute son meilleur livre.

Revenons brièvement à la science-fiction pour terminer. Le titre de ce texte est un clin d'œil. En 1968, Philip K. Dick publiait *Do Androids Dream of Electric Sheep?* un des romans qui

Karen Elaine Spencer, *Dream listener/Porteur de rêves*, dare-dare-centre de diffusion d'art multidisciplinaire de Montréal, action, (2007). Photo: courtoisie de l'artiste

